

LES FEMMES  
POLITIQUES,

C O M É D I E

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par le Citoyen GOSSE;

*Représentée La première fois sur le Théâtre  
des Victoires, le 30 Fructidor, au 7.*

PRIX : UN FRANC.



A P A R I S,

CHEZ { HUET, Libraire, rue Vivienne, N° 8, près celle Colbert.  
BOUQUET, rue de Thionville, vis-à-vis celle Christine.  
HUGELET, Imprimeur, rue des Fossés-Jacques, N° 4.

A N V I I I.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

GÉRARD.

CLITANDRE.

GERMAIN.

NICOLAS.

Madame GÉRARD, mère.

Madame GÉRARD.

ROSALIE.

Madame GRANTERES.

Madame FURET.

UN GENDARME.

UN INCONNU.

CIT. POMPÉE.

MOUTURIER.

D'HERBOUVILLE.

FAURE.

M<sup>mes</sup> POTTIER.

BELLAVOINE.

DOBREVILLE.

FAURE.

GAMAS.

FRANCISQUE.

*La Scène se passe, à Paris, dans la Maison de Gérard.*

Je déclare avoir cédé au citoyen HUGLET la comédie ayant pour titre: *les Femmes politiques*, pièce en 3 actes et en vers, de ma composition, laquelle comédie il peut imprimer, vendre et faire vendre en tel nombre d'exemplaires qu'il lui plaira, me réservant les droits d'auteur par chaque représentation qu'on pourroit donner.

Paris, ce 30 Germinal, an 8 de la république. *Signé* GOSSE.

Je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs et distributeurs d'éditions contrefaites qui ne porteroient pas le fleuron qui est au frontispice de la présente Comédie, et qui indique les lettres initiales de mon nom.

S. A. HUGLET.

---

LES  
FEMMES POLITIQUES,  
COMEDIE EN TROIS ACTES, EN VERS.

---

*Le Théâtre représente un Salon; des deux côtés, des cabinets.*

---

A C T E P R E M I E R.

---

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, CLITANDRE.

ROSALIE.

MA mère vous refuse, il est trop vrai, Clitandre.

CLITANDRE.

A ce nouvel obstacle aurois-je dû m'attendre;  
Votre père, en partant, m'assura votre main,  
Son ordre et mon amour parleroient-ils en vain?

ROSALIE.

Je ne sais, et depuis qu'un zèle fanatique  
De ma mère, en un jour, fit une politique,  
Et que, pour imiter un tel aveuglement,  
Ma vieille mère, ici, radote à tout moment;  
Je vois, dans la maison, un certain personnage  
Qui flatte leurs penchans et cherche leur suffrage.  
Je dois m'appercevoir que ce triste orateur  
En veut à ma fortune, encor plus qu'à mon cœur.

CLITANDRE.

Rh quoi! cet intrigant, ce conteur de sonnettes,  
Qui vient depuis un mois lire ici les gazettes,  
Deviendroit mon rival et mon rival heureux!

ROSALIE.

Mais, ma mère, du moins favorise ces vœux.

A

## 4 LES FEMMES POLITIQUES,

CLITANDRE.

Déjà, de ce rival, j'ai connu les allures ;  
Cet homme est, m'a-t-on dit, un chercheur d'aventures ;  
En vain il veut ici trancher de l'important ;  
De la ville d'Amiens il étoit habitant ;  
Mais ce qui doit encor exciter ma surprise,  
C'est que cet intrigant, à nos yeux, se déguise :  
Il cache son vrai nom.

ROSALIE.

Le fait est singulier.

CLITANDRE.

Il change, tous les jours, de maison, de quartier,  
Et sitôt qu'en ces lieux nous verrons votre père,  
Il apprendra de nous cet important my tère.

ROSALIE.

Mais, mon père pourra, peut-être, l'éclaircir ;  
Du pays de Germain il va bientôt venir.  
Vous s'avez qu'il a dû s'éloigner de sa fille  
Pour des intérêts chers à toute la famille.  
Un insigne fripon, voulant ravir les biens,  
Que nous avons acquis aux environs d'Amiens,  
Osa le dénoncer.

CLITANDRE.

Et sur quoi, je vous prie ?

ROSALIE.

Il l'accusa d'avoir desservi la patrie.

CLITANDRE.

Et comment ?

ROSALIE.

Ce méchant ne l'avoit jamais vu,  
Son véritable nom lui fut même inconnu.

CLITANDRE.

Et sous quel nom a-t-il dénoncé votre père ?

ROSALIE.

Sous celui de Varmon, qu'il tenoit d'une terre.

CLITANDRE.

Votre père, toujours, près de nous est resté,  
Sans doute il a déjà prouvé la vérité ?  
Pour défendre ma cause, il va bientôt paroître.

ROSALIE.

Mon père, en sa maison, parut toujours le maître.  
Mais ma mère, aujourd'hui, veut régler à-la-fois  
Les intérêts communs des peuples et des rois,

COMÉDIE.

5

Elle veut à l'Etat tirer son honneur,  
Et prétend gouverner les cabinets d'Europe ;  
D'après de tels plans , je crains , avec raison,  
Qu'elle ne veuille aussi gouverner sa maison.

CLITANDRE.

Non , ne le craignez pas , je connois voire père.

ROSALIE.

Souffrez la politique et ménagez ma mère.

CLITANDRE.

Je ne pourrai jamais.

ROSALIE.

Daignez donc m'écouter ;  
Ma mère , en sa maison , vient encor d'inviter  
Des femmes , d'ut l'esprit ne vous conviendra guères ,  
Et madame Furet et madams Grantères ,  
Doivent se réunir dans son appartement.

CLITANDRE.

Je ne puis revêir de mon étonnement ;  
Se peut-il qu'à ce point voire mère entraînée !..

ROSALIE.

Clitandre , ainsi que vous , j'en dois être étonnée ,  
De madame Furet j'ai connu les talens ,  
Et c'est à dénoncer qu'elle passoit son tems.  
Cette femme a joué le plus vil personnage  
Dans ces tems malheureux de délateurs à gage ;  
Tout le monde , à ses yeux , trahissoit son pays ;  
Elle compromettoit ses voisins , ses amis ;  
Ce venin à tel point remplissoit sa pensée ,  
Qu'elle même à son tour , ce seroit dénoncée.

CLITANDRE.

Et vous voulez encor qu'on cache son courroux ,  
Lorsqu'un pareil objet se place a-près de vous ,  
Et qu'on voit en ces lieux ces horribles mégères !

ROSALIE.

Je plains autant le ton de madame Grantères ,  
Ces propos indiscrets et ces prétentions ,  
Que madame Furet et ces délations ,  
Mais vous devez , Clitandre , avec plus de souplesse ,  
Pour mieux la corriger , supporter sa foiblesse ;  
Le retour de mon père amènera la paix :  
Jusques-là , ménagez nos plus chers intérêts.  
Un reproche trop dur aigrit souvent nos ames.  
Et c'est par la douceur qu'on corrige les femmes ;  
Aux travers de l'esprit vous devez pardonner.

# 6 LES FEMMES POLITIQUES

CLITANDRE.

Cet esprit gâte tout. On doit le condamner.  
Mais, Nicolas s'approche, et paroît en colère.

## S C E N E II.

CLITANDRE, ROSALIE, NICOLAS.

CLITANDRE.

Qu'as-tu donc, Nicolas?

NICOLAS.

Et si ça dure encor, je prendrai mon congé,  
Je ne puis plus me taire,

ROSALIE.

Pourquoi, que t'a-t-on fait, qu'as-tu donc ?

NICOLAS.

On peut le deviner aisément.  
Ce que j'ai,

ROSALIE.

Que ma mère a grondé.  
Je parle

NICOLAS.

On sera mal ici.  
Si l'on a sa folie

ROSALIE.

D'où provient ton chagrin ?

NICOLAS.

Je vois, de jour en jour, dépérir mon jardin.  
Depuis que votre mère a la tête troublée,  
Qu'elle parle toujours de décrets, d'assemblée,  
Tout va fort mal.

ROSALIE.

Mon cher, je parlerai pour toi.  
Ma mère l'entendra.

NICOLAS.

Je ne veux plus, ma foi,  
Lui parler davantage: elle aime les querelles;  
L'autre jour, un peu tard, j'apportois les nouvelles;  
Et ce n'étoit pas-là, sans doute, un grand malheur.  
Dau' il falloit l'entendre, elle étoit en fureur;  
Si je mettois le feu dans sa maison, je gage  
Que madame Gérard feroit moins de tapage.

UNE VOIX dans le fond du Théâtre.

V'là le *Journal du Soir*, par Etienne Feuillant.

M<sup>me</sup> GERARD mère, dans la coulisse.

Nicolas, mon journal?..

NICOLAS.

Tiens, qu'est-ce que j'entends.

## SCÈNE III.

CLITANDRE, ROSALIE, NICOLAS,

M<sup>me</sup> GERARD mère.

M<sup>me</sup> GERARD mère, *vivement*.

COMMENT, c'est donc en vain qu'aux journaux l'on s'abonne ;  
(à Nicolas.)

Et toi, grand négligent, chaque jour je t'ordonne  
D'aller dès le matin me chercher mes papiers,  
Avant que le crieur les vende en nos quartiers.  
Personne n'a pitié de mes trances cruelles ;  
Ma voisine, avant moi, sait toujours les nouvelles.

NICOLAS.

Mais, madame, j'allois demander vos journaux.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

(Quoi ! l'on parle par-tout de nos décrets nouveaux ;  
La séance d'hier fut très-intéressante,  
De la savoir par cœur j'étois impatiente,  
Je voulois, la première, en discuter ici.

ROSALIE.

Ma mère, épargnez-vous ce pénible souci.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Taisez-vous, s'il vous plaît ; je ne vois que sa mère  
Dont l'esprit a trouvé le moyen de me plaire ;  
Elle prévient mes goûts ; je la vois, tous les jours,  
Me prouyer son talent par de nouveaux discours.

(à Rosalie.)

Vous ne savez parler que des soins d'un ménage,  
Et Clitandre ni vous, n'avez point l'avantage  
De connoître des cours les plus profonds secrets ;  
Vous ne serez jamais politique.

ROSALIE.

Jamais.

Je sens que je n'ai pas assez d'esprit, ma mère ;  
Mais laissons tout cela, parlons d'une autre affaire ;

Ce malheur, ce garçon m. peignoit son chagrin ;  
Notre jardin languit.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Que me fait son jardin !

J'ai d'autres intérêts à discuter, ma mère,  
Je songe à notre Etat, à sa diplomatie,  
Aussi, viens-je de faire, avec monsieur Germain,  
Un important pari, que je trouve certain.  
Je gage, et ce n'est point sans doute une chimère,  
Que l'on verra bientôt la paix en Angleterre,  
Et j'ai sur Albion plus d'une note, enfin.

NICOLAS.

Mais, madame, Albion ne fait point mon jardin.

ROSALIE, *bas à Nicolas.*

Cède lui, Nicolas, et respecte son âge.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Va chercher mes journaux.

ROSALIE, *bas à Nicolas.*

Cède.

NICOLAS.

Soit, mais j'enrage.

M<sup>me</sup> GERARD mère, *en colère.*

Ira-t-il, l'insolent, demander mes journaux.

NICOLAS, *haussant les épaules en s'en allant.*

Ah ! que la politique a troublé de cerveaux. (Il sort.)

M<sup>me</sup> GERARD mère, *en colère.*

Ce garçon est instruit sans doute à me déplaire.

ROSALIE.

Ne vous emportez pas, et calmez-vous, ma mère,  
Vos papiers à l'instant vont vous être apportés.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Il faut que je vous dise, enfin, vos vérités.  
Vous me blâmez, je crois, ma petite ignorante,  
Et votre cher amant tout bas, s'impatiente,  
Il faudroit, je le vois, pour vous plaire à tous deux,  
Vous parler de l'hymen et de vos tendres feux.

ROSALIE.

Je ne me permets point de vous blâmer, ma mère ;  
Je sais ce que l'on doit à votre caractère ;  
Mais, il est naturel que mon amant et moi  
Parlions plutôt d'hymen, que de décret, de loi.  
Au mariage, enfin, il faut payer ses dettes,  
Si vous n'avez, toujours, aimé que des gazettes,

Pourrais-je



Pourrois-je vous prier, ma mère, en ce moment,  
De presser l'heureux jour de mon engagement.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Quand je l'entends parler avec autant d'aisance,  
Je regrette qu'elle ait sa lâche indifférence ;  
Qu'elle ne veuille point, comme sa mère et moi,  
Devenir politique; oui, vraiment, sur ma foi,  
Si tu veux tous les jours entendre la lecture,  
De mes anciens journaux, avant peu, je te jure,  
Tu sauras raisonner de l'intérêt des cours,  
Et de Pitt et de Fox tu sauras les discours.  
Voici monsieur Germain, eh bien! quelle nouvelle?

## S C E N E I V.

M<sup>me</sup> GERARD mère, ROSALIE, CLITANDRE,  
GERMAIN.

G E R M A I N.

MADAME votre fille a du chagrin.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Qu'a-t-elle?

G E R M A I N, *d'un air triste.*

Elle est très-inquiète, et je n'ai pu jamais  
De son affliction arrêter les effets,  
Chaque moment, encor, détruit ses espérances.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Mais que fait-elle donc?

G E R M A I N, *d'un air affecté.*

Un plan pour les finances.

C L I T A N D R E.

Voilà de quoi, sans doute, exercer son talent.

G E R M A I N.

Le remède à nos maux doit être violent,  
Et pour mettre à profit nos goûts et nos usages,  
Elle veut un impôt sur tous les mariages.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Cet impôt pouvoit être utile dans mon tems ;  
Mais un mari comporte aujourd'hui mille amans,  
J'en veux proposer un plus utile aux finances,  
Pris, non sur les hymens, mais sur les inconstances.

G E R M A I N.

Ce projet me paroît sublime ! en vérité,  
Personne ne connoît votre sagacité ;

70 LES FEMMES POLITIQUES,

Et, si je suis jamais conduit au ministère,  
Vous serez mon adjoint aux bureaux de la guerre.

ROSALIE, à part.

Oh! le fourbe!

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Vraiment.

GERMAIN.

Vous avez le tact fin,  
Et vous seriez, madame, un Ministre malin.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Si les femmes pouvoient occuper quelques places,  
Sur vous, monsieur Germain, je répandrais mes grâces,  
Nous pourrions à nous deux gouverner tout l'État.

GERMAIN.

Sans doute,

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Des caquets nous ferions peu d'état,  
Pour prévenir les bruits qu'une femme hasarde,  
Je ferois une loi pour punir la bavarde.  
Je ne souffrirois point les indécents atours,  
Qui font l'ajustement des belles de nos jours,  
Ces bras à demi nus, cette étrange frisure  
Qui détruit la couleur que donna la nature.

GERMAIN.

La femme auroit, sans doute, un air de dignité  
En rappelant le goût de notre antiquité;  
Mais pour guider le peuple et gouverner la terre,  
Il faut avoir des plans de finances, de guerre;  
Il faut en imposer par un luxe éclatant,  
Et donner à des riens l'air le plus important.  
Sur sa table toujours avoir de gros volumes,  
Se renfermer enfin pour rétailler des plumes.  
C'est ainsi que l'on voit, prenant l'air magistrat,  
Nier gravement plus d'un homme d'état.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Il est toujours malin.

GERMAIN.

Votre zèle s'applique

A juger les ressorts de notre politique,  
Et du nombre des ans vous avez profité  
Pour lire dans les yeux un projet médité.  
Que dit-on de la guerre et de notre armistice?

M<sup>me</sup> GERARD mère.

On dit que notre escadre attaquera la Suisse.

Miséricorde!

M<sup>me</sup> GERARD.

On dit que vainqueur sur les eaux,  
Le pays des Grisons a vu nos avisos.

GERMAIN.

Mademoiselle et vous, pensez-vous que l'on puisse  
Accorder sans danger la paix ou l'armistice?

ROSALIE.

Armistice; ce mot rend mon esprit confus.  
Je ne le comprends pas.

M<sup>me</sup> GERARD.

Ma foi, ni moi non plus.

GERMAIN à Madame Gérard.

Et vous?

M<sup>me</sup> GERARD *troublée.*

Je crois... que l'on pourroit... dans cette circonstance,  
C'est que... cette armistice... et pour moi quand j'y pense...

ROSALIE.

Expliquez vous.

GERMAIN.

Ce mot désigne le moment  
Où deux peuples, en guerre, ont pris l'engagement  
D'arrêter les combats pour un temps qu'on limite.

ROSALIE.

L'armistice, à mes yeux, auroit plus de mérite  
Si les peuples du monde, instruits de leur bonheur,  
Suspendoient pour jamais la guerre et sa fureur.

CLITANDRE.

Ce vœu vous fait honneur ma chère Rosalie,  
Heureux celui qui rend la paix à sa patrie.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Vous n'êtes point assez politique, entre nous,  
Pour juger de cela.

CLITANDRE.

Qui, moi, malame?

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Oui, vous.

CLITANDRE.

Sans être politique on peut haïr la guerre;  
C'est le plus grand fléau qui désole la terre.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Vous ne lisez jamais les nouvelles du jour,  
Et vous voulez juger!

12 LES FEMMES POLITIQUES;  
CLITANDRE.

J'avouerai sans détour,  
Que je n'aimerois point à compiler la masse  
De ces nombreux journaux que votre zèle amasse ;  
J'aime assez à savoir les importants débats  
Que, pour notre intérêt discutent les sénats ;  
Et mon âme, madame, est toujours attendrie  
Au récit des exploits qu'enfanta ma patrie ;  
Mais, ce plaisir chez moi n'entraîne point d'excès,  
Et si je suis jaloux de l'honneur des Français,  
J'évite les poisons qu'un mercenaire exhale ;  
Je ne m'engage point dans cet affreux dédale,  
Et je vove à jamais le plus profond mépris  
Aux journalistes vils qui servent des partis.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Il faut, pour se permettre une telle critique,  
Je vous l'ai déjà dit, être un peu politique.  
Je fais sur cet article une réflexion ;  
Si vous voulez mon cher poser la question  
Je m'en vais discuter...

CLITANDRE.

Eh, de grâce, Madame,  
Je connois ma foiblesse et permet qu'on me blâme,  
Je ne puis m'engager dans de pareils débats ;  
Mais voici vos journaux qu'apporté Nicolas.

S C E N E V.

M<sup>me</sup> GERARD mère, ROSALIE, CLITANDRE,  
GERMAIN, NICOLAS.

NICOLAS, *tenant un gros paquet de gazettes, et le jettant par terre.*

V'LA le paquet, madame.

M<sup>me</sup> GERARD mère, *vivement.*

Où sont donc mes lunettes ?

NICOLAS.

Elles n'ont jamais été si lourdes, vos gazettes.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Je pourrois cependant avoir d'autres journaux,  
Et j'ai tous les courriers des prospectus nouveaux,  
Mais je craindrois vraiment d'augmenter ma dépense.

NICOLAS *embarrassé.*

Si j'osois vous parler, madame, en conscience,  
Je vous dirois, tout net, que vous seriez bien mieux

De donner cet argent à tous les malheureux,  
Que d'acheter ainsi...

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Comment, quelle insolence!

NICOLAS.

Sans doute, le bon sens vaut bien mieux que la science.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Te tairas-tu bientôt, jardinier de malheur.

NICOLAS.

Non, non; je vous dirai ce que j'ai sur le cœur.  
Avant qu'en ce logis, monsieur vint à paroître,

(Il montre Germain.)

Vous ménagiez le bien de notre pauvre maître;  
Les épargnes ici s'augmentoient tous les jours;  
Vous donniez quelquefois et consoliez toujours.  
Je vous ai vu souvent porter à la sourdine,  
Des bouillons ou du pain à la pauvre voisine;  
Vous partagiez sa peine en ses tristes moments,  
Et tricotez des bas pour ses petits enfans;  
Mais, vous avez perdu votre bon caractère,  
Des pauvres du quartier vous n'êtes plus la mère;  
Devant monsieur Germain, c'est Nicolas qui dit  
Qu'un bon cœur, ventregné, vaut mieux qu'un bel esprit.

M<sup>me</sup> GERARD.

Comment; que dites-vous? insolent que vous êtes.

NICOLAS.

Pensez aux malheureux et non pas aux gazettes.

M<sup>me</sup> GERARD mère, en colère.

Je te ferai donner dès ce soir ton congé.

NICOLAS, s'évadant.

J'ai parlé, maintenant mon cœur est soulagé. (Il sort.)

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Il faut de ma maison que cet insolent sorte.

ROSALIE.

C'est pour votre intérêt que son zèle l'emporte.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Mais, voyez à quel point il trouble mon repos,  
J'oublie, en vous parlant de lire mes journaux;  
Je brûle, cependant, d'apprendre les nouvelles,  
Des partis divisés je veux voir les querelles,  
Et pour lire à notre aise et discuter en paix,  
Dans cet autre salon passons tous deux.

Je vais,  
Si vous voulez permettre, aimable Rosalie,  
Vous lire ce journal.

CLITANDRE, *à part.*

Je quitte la partie.

(*Il sort.*)

GERMAIN, *lisant avec emphase.*

Séance du . . . . .

ROSALIE.

Ma mère approche de ces lieux,  
Tost à propos pour rompre un entretien fâcheux.

## SCENE VI

M<sup>me</sup> GERARD mère, ROSALIE, GERMAIN, M<sup>me</sup> GERARD.

M<sup>me</sup> GERARD, *tenant un papier à la main.*

Les fripons aux aguets m'ôtent les espérances,  
Je ne ferai jamais un bon plan de finances.

GERMAIN.

Avant que votre esprit embrasse un tel projet,  
Le sort de Rosalie est le premier objet  
Qui doit se faire entendre à l'esprit d'une mère,  
À son âge, l'hymen aura de quoi lui plaire.

M<sup>me</sup> GERARD *à Rosalie.*

Je juge en ta faveur déjà la question.  
Je veux te marier, c'est mon opinion.  
Mais, pour te rendre heureuse il faut, ma chère fille,  
Te choisir un époux, digne de la famille,  
Qui nous fasse espérer par ses vastes talens  
De s'élever, un jour, à des emplois brillants.

ROSALIE.

Attendons pour cela le retour de mon père.

M<sup>me</sup> GERARD mère, *avec importance, bas à Rosalie.*

Cet homme peut un jour avoir un caractère;  
Par des partis puissans il paroît être étayé,  
Et dans quelque ambassade il peut être employé;  
Quelle gloire pour vous, si votre époux, ma fille,  
Par quelque emploi fameux illustroit sa famille,  
Nos voisins confondus diroient avec dépit,  
De madame Gerard admirez donc l'esprit;  
Elle a, des sottisards, confondu la malice,  
Et sa fille, à présent, est une ambassadrice.

GERMAIN.

Quelque soit le haut poste où je veuille monter,  
 Quel ministre, à ses yeux, osera résister?

M<sup>me</sup> GERARD, à Rosalie.  
 Vous l'entendez.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Convions, ma chère Rosalie,  
 Que ton monsieur Clitandre est un mince génie.

ROSALIE.

Comme vous le jugez.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Il n'est point en faveur,  
 Des plus petits emplois il n'a pas eu l'honneur.

ROSALIE.

Clitandre n'a jamais eût les grimaces  
 Qui conduisent un homme aux importantes places;  
 Son destin plus tranquille aura moins d'envieux,  
 Je l'en estime plus et je l'en aime mieux.

M<sup>me</sup> GERARD.

C'est sur les dignités que le bonheur se fonde.  
 Ma fille, vous devez figurer dans le monde.

GERMAIN.

O, d'une tige illustre, aimable rejeton!  
 Laissez-moi soutenir l'éclat de votre nom,  
 Et daignez m'accorder pour ce grand caractère,  
 Et le cœur de la fille et l'époux de la mère.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Votre hymen se fera puisque je l'ai voulu.

M<sup>me</sup> GERARD.

Ne craignez rien Germain, nous l'avons résolu.

GERMAIN à Rosalie.

Cédez-vous au vœu d'une jeune transportée?

ROSALIE, faisant la révérence d'un air moqueur.  
 La résolution ne peut être adoptée.

NICOLAS.

Madame, on vous apporte une lettre d'Amiens.

( Il donne la lettre et sort. )

M<sup>me</sup> GERARD lit.

« Amiens, trente janvier ». Toujours des mots anciens!

M<sup>me</sup> GERARD mère.

A cet oubli jamais ma plume ne s'expose;  
 Et le trente janvier fait le dix pluviôse.

16. LES FEMMES POLITIQUES,

M<sup>me</sup> GERARD lit.

« Le gouvernement, toujours juste, a reconnu les motifs de mon dénonciateur ; un mandat d'arrêt a été lancé contre lui ; il sera poursuivi. Je vous embrasse tous ». GERARD DE VARMON.

GERMAIN, à part.

Je craignois ce retour.

M<sup>me</sup> GERARD, à Germain.

(à Rosalie.)

Demeurez en repos.

Veux faire avec nous lecture des journaux ;

Vous verrez que je sais saisir un caractère.

ROSALIE.

Ah ! répétez plutôt la lettre de mon père.

M<sup>me</sup> GERARD, lisant le journal.

Ils commencent l'attaque ainsi que je l'ai dit.

M<sup>me</sup> GERARD mère, lisant un journal.

Ce discours est fort bon, il pétille d'esprit.

M<sup>me</sup> GERARD lisant.

Germain, j'avois prévu cette triste embuscade ;

L'électeur prend les eaux.

M<sup>me</sup> GERARD mère, lisant.

Le grand turc est malade.

(Elles sortent.)

NICOLAS, seul, contrefaisant madame Gérard.

Le grand turc est malade ! ah ! quel désordre affreux,

De la santé d'un turc on parle dans ces lieux ;

Et de l'époux absent on ne songe guère.

Mais madame Furet et madame Grantierre

Doivent de notre état décider le destin,

Où les attend je crois au cercle féminin ;

De ces dames bientôt on verra les querelles ;

Hélas ! nous entendrons des orateurs féminiles.

Quelqu'un vient.

SCENE VII.

NICOLAS, M<sup>me</sup> FURET.

M<sup>me</sup> FURET.

Êtes-vous de la maison ?

NICOLAS.

J'en suis

Le jardinier, madame.

M<sup>me</sup> FURET, en colère.

Heim ?.. comment as-tu dit ?

NICOLAS.



NICOLAS.

Madame....

M<sup>me</sup> FURET.

Mon ami, je ne suis point madame.

NICOLAS.

Pardon ; je vous ai pris vraiment pour une femme.

M<sup>me</sup> FURET.

Sans doute.

NICOLAS.

Eh bien, comment faut-il donc vous nommer ?

M<sup>me</sup> FURET.

Ah, que cette demande a de quoi m'animer.

Apprenez, s'il vous plaît, qu'il vous en ressouviendra,

Que l'on doit me donner le nom de citoyenne.

NICOLAS.

Je m'en ressouviendrai ; mais que veut celle-ci ?

Voyons.

## SCÈNE VIII.

NICOLAS, M<sup>me</sup> FURET, M<sup>me</sup> GRANTERES *en merveilleuse.*M<sup>me</sup> GRANTERES.

MON cher garçon, ta maîtresse est ici ?

Elle m'attend, je crois.

NICOLAS, *à part, en riant.*

Hein ! quelles manières !

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Annonce, mon ami, madame de Granteres,

Et dis aussi, mon cher, que c'est avec douleur

Que j'arrive si tard, *ma parole d'honneur.*

NICOLAS.

Je ne pourrai jamais retenir ce langage ;

Mais je vais, sans façon, remplir votre message,

Annoncer bonnement la citoyenne...

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Non.

Je ne souffrirai point qu'on me donne ce nom.

Appellez-moi *MADAME* et non pas *CITOYENNE*.

NICOLAS.

Oh ça, si vous voulez que je me ressouviendrai

De vos commissions, mettez-vous donc d'accord.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

J'ai sans doute raison.

C

M<sup>me</sup> FURET.

Et moi, je n'ai pas tort.  
 Dans mes droits respectifs, je veux qu'on me maintienne,  
 Et qu'on me donne ici le nom de citoyenne.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Et moi qui veux toujours soutenir le bon ton,  
 Je ne souffrirai point qu'on me donne ce nom.

M<sup>me</sup> FURET.

Et moi, sans craindre ici que personne ne blâme,  
 Je ne souffrirai point qu'on m'appelle madame.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Ah! si donc, quelle horreur, et quel indigne aveu!

M<sup>me</sup> FURET.

Je vous connoissais bien, et je m'étonne peu?  
 Que vous ayez ici cette indigne faiblesse.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Le bon air vous déplaît et le bon ton vous blesse.

M<sup>me</sup> FURET.

Je n'ai point comme vous servi les émigrés,  
 Et l'on ne m'a point vu courir les comités;  
 Belle sollicituse à la perruque blonde.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Il est bien naturel que cette dame froude  
 Les services rendus à des infortunés.

M<sup>me</sup> FURET.

On connoît le motif des saibs que vous prenez;  
 Le cœur n'a point de part à toutes vos intrigues,  
 C'est au riche toujours que vous vendez vos brigues.  
 Ah! je vous connois bien!...

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Je vous connois aussi,

Et je puis dévoiler vos intrigues ici.  
 N'avez-vous pas été de ces femmes civiques,  
 Que les huisseries chassoient des tribunes publiques?  
 Le jour où l'on ferma le club des jacobins;  
 Vous étiez au milieu des orateurs mutins;  
 Et l'on ajoute encor que parmi tant d'allarmes,  
 Un jeune homme brutal egratigna vos charmes.

M<sup>me</sup> FURET.

Intrigante.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Furie,

NICOLAS.

Eh, mesdames, tout doux;

Pour un autre moment gardez votre courroux ;  
 De vos commissions souffrez que je m'acquitte ;  
 Parlons de vous enfin et de votre visite.  
 Voyons ; à ma maîtresse il faut vous annoncer,  
 Et pour ne point encore toutes deux vous blesser,  
 Et dans le même instant vous rendre mécontentes ;  
 Je parlerai pour vous deux langues différentes ;  
 Si je m'en ressouviens, vous ne prétendez point  
 Qu'on vous nomme madame.

M<sup>me</sup> FURET.

Qui vraiment sur ce point

J'insisterai toujours.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Qu'il vous en ressouviene ;

Ne me redonnez pas ce nom de citoyenne.

NICOLAS, *ironiquement.*

Je commence à savoir comment il faut parler,

Et de vos noms choisis je vais vous appeller ;

Je n'appréhende plus à présent qu'on me blâme,

(à madame Granteres.) (à madame Furet.)

Voilà la citoyenne, et voici la madame.

Je me trompe, excusez ; au diable soit des noms !

(à madame Furet.)

(à madame Granteres.)

Vous n'êtes point madame, et vous...

M<sup>me</sup> FURET, *en colère.*

Paix.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Finissons.

NICOLAS, *faisant semblant d'avoir de l'humeur.*

Oui, j'ai beau me brouiller la langue et la cervelle,

Je n'apprend point les mots de leur langue nouvelle.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Il nous raille, je crois.

M<sup>me</sup> FURET.

Finissons ces débats ;

Auprès de ta maîtresse, allons conduits mes pas.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Je me plaindrai de vous, mon aint, je vous jure.

NICOLAS.

Madame, des journaux fait à présent lecture.

Entrez dans ce salon, vous pouvez en jouir.

M<sup>me</sup> GRANTERES, *allant au salon.*

Des journaux, quelle horreur !

Quelle horreur ! quel plaisir ! ces deux femmes sont folles.

Que de prétentions, que de sottises paroles !...

Ah ! que dira mon maître en retrouvant chez lui

Le désordre, l'aigreur, le chagrin et l'ennui.

Oui, la femme estimable et vraiment nécessaire.

C'est une bonne épouse, une sensible mère,

Qui, pour mieux nous prouver ses soins et ses amours,

Nous fait de beaux garçons et non de sots discours.

*Fin du premier acte.*

---

## A C T E I I.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

GERARD, *Seul.*

QUEL plaisir de rentrer au sein de sa famille !

D'embrasser son épouse et son fils, et sa fille,

De revoir le jardin par soi même planté,

Et de jouir, enfin, de la tranquillité.

J'éprouve en arrivant un plaisir véritable ;

L'habitude a pour l'homme un charme inexprimable,

Et je vais, désormais, dans un parfait repos,

Eviter les discours des fripons et des sots,

Mais, d'où vient qu'en ces lieux personne ne se montre ?

Où m'attend, on devrait venir à ma rencontre,

J'espérois, je l'avoue, un autre empressement.

Mais, Clitandre paroît.

### SCÈNE II.

CLITANDRE, GERARD.

CLITANDRE.

J'É vous cherchois,

GERARD.

Comment ?

CLITANDRE.

J'ai courru sur vos pas, sachant votre arrivée.

GERARD.

Ton amitié, mon cher, m'étoit assez prouvée.  
Mais, je te sais bon gré de ce nouvel égard,  
J'ai fait un bon voyage.

CLITANDRE.

Ah! je prends grande part !..

GERARD.

J'ai gagné mon procès, mais, s'il faut te le dire,  
Les méchants ont toujours le secret de nous nuire,  
Et les procès gagnés sont encore chagrinsants.  
Au reste, comment va tout le monde céans ?

CLITANDRE.

Ce n'est pas la santé qui manque ici sans doute.

GERARD.

Parlez donc, que faut-il encor que je redonte.

CLITANDRE.

De quel oeil voyez-vous, parlez moi sans détour,  
Les femmes qui voudroient gouverner à leur tour,  
Et qui, grace aux erreurs dont notre siècle abonde,  
Des affaires du temps fatiguent tout le monde ?

GERARD.

De grace explique toi ?

CLITANDRE.

Répondez-moi d'abord ;

Vous pensez, comme moi, que ces femmes ont tort ?

GERARD.

Sans doute, et si ce mal prenoit à ma famille,  
Si je voyois jamais mon épouse et ma fille  
Négliger leur devoir, le soin de leur maison,  
Pour se livrer sans crainte à cette déraison,  
Loiu d'elles aussitôt j'irois finir ma vie.  
Clitandre, tu le sais, je chéris ma patrie,  
Mais, contre les abus j'agis avec éclat,  
Et je veux que chacun vive dans son état.

CLITANDRE.

Votre mère, monsieur, veut être politique,  
De jour en jour, aussi, votre épouse s'applique  
A prouver que son sexe est fait pour gouverner.

GERARD.

Pour gouverner, dis-tu ?

CLITANDRE.

Ce qu'on doit condamner,  
C'est que sous le manteau d'une telle folie,

22 LES FEMMES POLITIQUES,

On introduit chez vous certaine compagnie,  
Qui peut de vos amis vous priver, sans retour,  
Et pourroit bien aussi vous compromettre un jour.

GERARD.

Qu'entends-je.

CLITANDRE.

Écoutez-moi, dans un moment, peut-être,  
Toute cette assemblée, en ces lieux, va paroître.

GERARD.

Qu'elle se garde bien de s'offrir devant moi,  
Je suis trop en colère et je vais sur ma foi,  
De la bonne façon dissoudre l'assemblée.

CLITANDRE.

Calmez vous.

GERARD.

Puis-je voir ma famille troublée  
Par les excès honteux de cette vanité,  
Ah! voilà le malheur que j'ai tant redouté;  
Nous allons voir beau jeu.

CLITANDRE.

..... An moins daignez m'entendre  
Et la douceur.....

GERARD.

Non, non, tu ne sais pas, Clit  
Les exemples fâcheux que j'ai vu chaque jour,  
Eh quoi, pour vivre en paix je presse mon retour,  
J'échappe avec plaisir aux affaires publiques,  
Et j'entendrais chez moi ces nouveaux politiques,  
Mon épouse, à mes yeux, feront le magistrat,  
Et me fatigueront des affaires d'état.  
Ah! mon ami, combien la femme est criminelle,  
Lorsqu'elle peut quitter sa douceur naturelle,  
Peut elle concevoir la sotte vanité,  
D'ouffier de son cœur la sensibilité,  
De manquer à son sexe en dégradant le nôtre,  
Et n'avoir la vertu ni de l'un, ni de l'autre.

CLITANDRE.

Ah! ne comparez point ces vœux odieux,  
Au travers du serment qui désole ces lieux,  
Votre fille, d'ailleurs, modeste et réservée  
De cet affreux poison ne s'est point abreuée,  
Elle sait à sa mère, opposer la douceur,  
Et sans la partager excuser son erreur.

GERARD.

J'approuve, mon ami, cet heureux caractère,

Une fille, jamais ne doit blâmer sa mère.

CLITANDRE.

Mais, sa mère, monsieur, ne s'assimile pas.  
Aux femmes dont ici vous blâmez les éclats,  
Certain avanturier, que depuis votre absence  
On voit toujours près d'elle, entretient sa démençe,  
Si son esprit est faux, son cœur est toujours bon.

GERARD.

Je vais rendre dans peu la paix à ma maison.  
Le bon ordre toujours dépend de l'œil du maître.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison.

GERARD.

Je leur ferai connoître  
Que si tant de maris à leur joug condamnés,  
Se laissent sottement conduire par le nez,  
Je ne suis point d'avis de suivre ce modèle.

CLITANDRE.

Si je puis vous aider, fiez vous à mon zèle.

GERARD.

J'y compte, mon ami.

CLITANDRE.

Pour juger encor mieux....  
Mais, votre aimable fille approche de ces lieux.

### SCÈNE III.

GERARD, ROSALIE, CLITANDRE.

GERARD, *court embrasser sa fille.*

EH bon jour mon enfant.

ROSALIE, *accourant.*

Que je suis satisfaite

De vous revoir.

GERARD, *l'embrassant une seconde fois.*

Ma fille.

ROSALIE.

Eh, combien je regrette

D'avoir appris si tard votre retour heureux !  
Depuis une heure, au moins, vous êtes en ces lieux.

(à Clitandre.)

Clitandre, c'est de vous que j'aurais dû l'apprendre.

(à Gérard.)

Si vous saviez combien j'étois lasse d'attendre,  
Combien je desirois avoir auprès de moi  
Mon père, mon ami.

GERARD.

Chère enfant, je te croi.

ROSALIE.

Oublies avec nous le tracas des affaires.

GERARD.

Tout ce bruit, il est vrai, ne me convenoit gueres  
Mais, rien de ce travail m'a pu me dégager.

ROSALIE.

Eh bien, mon père, il faut vous en dédomager.  
Il faut de votre esprit bannir l'inquiétude,  
Et reprendre avec nous votre douce habitude,  
Vous aimez, je le sais, à soigner le jardin  
A cultiver les fleurs, eh bien, chaque matin  
Nous pourrons vous aider aux soins du jardinage,  
Et vous aurez l'essai de notre apprentissage.

GERARD.

Tu t'occupe toujours du soin de mon bonheur.

ROSALIE.

Sans doute, ce projet flatte le plus mon cœur;  
Depuis votre départ je m'occupois sans cesse,  
Des moyens de charmer un jour, votre vieillesse,  
Quand Clitandre sera devenu mon époux,  
( Je lui donne ce nom puisqu'il le tient de vous )  
Disois-je, nous vivrons sous les yeux de mon père.  
Le ciel m'accordera le bonheur d'être mère;  
Eh, qu'il me sera doux d'apprendre à mes enfants  
A calmer vos soucis par des soins caressants;  
De leur tendre amitié, je vois votre ame émue,  
Et vous rajeunirez à leur aimable vue.

CLITANDRE.

Quand un père a pressé ses enfans dans ses bras;  
Du chemin de la vie il ne s'aperçoit pas.

GERARD.

J'oublie en vous voyant ma trop juste colere,  
Tu me consolera des erreurs de ta mère,  
Ma fille.

ROSALIE.

Mais, ma mère a toujours eu bon cœur;  
Auprès d'elle employez des moyens de douceur,  
Son caractère est foible et son esprit timide,  
Elle a besoin, . . .

GERARD.



GERARD, *durement.*

D'un maître.

ROSALIE.

Ah! mon père, d'un guide.

GERARD.

On vient ici, je veux les entendre en secret;  
Laisse moi, cachons nous au fond du cabinet.

*(Rosalie sort.)**(Ils se cachent tous deux.)*

## SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> FURET, M<sup>me</sup> GRANTERES, M<sup>me</sup> GERARD mère,  
M<sup>me</sup> GERARD, GERMAIN.

M<sup>me</sup> GERARD, *tenant un journal à la main.*

MADAME, lisez-vous ce nouveau journaliste?

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Il est trop démagogue.

M<sup>me</sup> FURET.

Il est trop royaliste.

M<sup>me</sup> GERARD.

Non, lorsqu'à des partis on les croit acharnés,  
Ces messieurs n'ont qu'un but; l'argent des abonnés.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

L'homme peut-il avoir cette indigne foiblesse.

M<sup>me</sup> GERARD.

L'argent peut-il, ainsi, faire gemir la presse?

GERMAIN *donnant l'Ami des Loix à madame Gerard.*

Voici l'Ami des loix.

M<sup>me</sup> GERARD.

Il tourne au premier vent.

GERMAIN *à madame Granteres.*

Le journal d'Arlequin.

\* M<sup>me</sup> GRANTERES.

Il est gilles souvent.

GERMAIN, *à madame Gerard.*

La Décade; on la dit un peu philosophique.

M<sup>me</sup> GERARD.

Oui, je ne connois pas de meilleur narcotique.

GERMAIN.

Le Postillon, du moins, par-tout est bien cité.

26 LES FEMMES POLITIQUES,

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Ce postillon, dit-on, est souvent mal mouté.

GERMAIN à madame Furet.

Celui du soir ?

M<sup>me</sup> FURET.

Est nul.

GERMAIN.

Et le journal des Dames ?

M<sup>me</sup> GERARD, avec dédain,

Ce ne sont que chansons et sottises épigrammes.

Ce petit rédacteur a donc imaginé

Qu'à des chiffons mon sexe étoit abandonné,

A-t-on jamais passé, faisant une gazette,

Des secrets de l'état aux secrets de toilette ;

Il nous parle de mode, ah quel original !

Aux mains d'une écolière on mettra son journal

A quoi bon, ces papiers et ces feuilles volantes.

(Elle prend le Moniteur des mains de Germain.)

J'aime, du moniteur, les pages importantes.

(Toutes les femmes s'approchent pour lire le Moniteur.)

Mais pour en revenir à notre question

Je ne vous cache point que mon opinion

Fut toujours de rester dans les justes limites

Que les Alpes, le Rhin, à la France ont prescrites,

Et pour mieux m'engager dans ces nouveaux débats,

Je vais développer... La carte, Nicolas ?

(Nicolas paroît, hausse les épaules et sort.)

GERARD.

La carte !

M<sup>me</sup> GERARD mère, contente.

Vous avez, ma fille, la parole.

M<sup>me</sup> FURET.

Paix.

GERMAIN.

Silence.

GERARD.

Grands dieux, ma chère épouse est folle !

M<sup>me</sup> FURET, à madame Granteres.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que s'adresse ces mots ?

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Qui peut tenir ici de semblables propos ?

NICOLAS, apportant la carte.

Voici la carte.

GERMAIN.

Paix.

M<sup>me</sup> GERARD, *marquant un endroit sur la carte.*

Vous voyez nos frontières.

Voilà les divers points de nos lignes premières,  
Tous mes cordons de troupes auroient de neuré là.

M<sup>me</sup> FURET, *indiquant un autre endroit sur la carte.*

Et j'aurois fait retraite à l'endroit que voilà.

M<sup>me</sup> GERARD.

Ah! vous seriez, madame, un fort bon militaire,  
Et vous feriez retraite au fond de la rivière.

M<sup>me</sup> FURET.

La rivière, comment?

M<sup>me</sup> GERARD.

Le fait est très certain,  
Le point que vous marquez, madame, c'est le Rhin.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Vous ne savez donc pas votre géographie?

M<sup>me</sup> GRANTÈRES.

Ce qu'on n'apprit jamais aisément on l'oublie.

M<sup>me</sup> FURET.

Quoi, vous osez encor.

M<sup>me</sup> GERARD.

Laissons tous leurs projets,  
Madame, et traitons de plus hardis sujets,  
Je veux analyser l'esprit de l'homme en France.

GERMAIN.

Au vôtre, je voudrais donner la préférence,  
Et prouver que l'état seroit plus fortuné,  
Si par ce sexe aimable il étoit gouverné.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Vous avez la parole.

GERMAIN.

Une femme est charmante,  
Tour à tour, foible, douce, adroite, incinnante;  
Rien n'échappe à ses traits, c'est en vain que nos loix  
Ont voulu lui ravir ces légitimes droits,  
Tout cède à la beauté: si, d'un vaste ménage  
Chaque gouvernement nous présente l'image,  
Et qu'une femme sache avec art l'ordonner,  
Mieux qu'un homme dès lors elle doit gouverner.  
Elles ont en amour de ces ruses uniques,  
Qu'elles peuvent porter aux affaires publiques;  
Et de-là, je conclus que votre amour, vos soins,  
Sont nos premiers plaisirs et nos premiers besoins,  
Qu'en vain, la vanité vous commande et vous brave,

28 LES FEMMES POLITIQUES.

Et que l'homme est formé pour être votre esclave.

TOUTES LES FEMMES.

Pour être notre esclave, ah! le joli discours.

M<sup>me</sup> GERARD.

C'est ainsi que sur nous il s'exprime toujours.

M<sup>me</sup> GERARD mère, *vivement.*

Sans doute, verroit-on sous le règne des femmes

Les grands emplois remplis par de petites ames?

M<sup>me</sup> GERARD.

Verroit-on pour des mots les Français désunis;

Les puissans excusés et les foibles punis?

M<sup>me</sup> FURET.

Nos loix savent frapper sur quelques misérables;

Mais son glaive jamais n'aiteint les grands coupables.

M<sup>me</sup> GRANTÈRES.

Verroit-on des laquais faire les financiers

Et du pauvre orphelin partager les deniers?

M<sup>me</sup> GERARD.

Notre sexe, toujours, fait à l'économie

Ne dissiperait point l'argent de la patrie.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Des valets sans esprit, des fripons sans talents

Ne parviendroient jamais à des emplois brillans.

M<sup>me</sup> FURET.

Des conspirations avec art combinées

Pour quelques factieux ne seroient point menées.

M<sup>me</sup> GRANTÈRES.

Si nous tenions jamais les rênes de l'état,

Le jeune homme charmant ne seroit plus soldat.

M<sup>me</sup> GERARD.

Verroit-on le caquet des femmes médisantes

Déchirer les agents des places importantes?

M<sup>me</sup> GERARD mère.

De graves magistrats promener sous le bras

D'indécentes beautés que l'on ne connoît pas?

M<sup>me</sup> FURET.

Ces importants d'un jour, dont toute la richesse

Se forme et se détruit par la hausse ou la baisse?

M<sup>me</sup> GRANTÈRES.

Le fripon opulent, le rentier mal payé,

Le valet dans un char et l'honnête homme à pied?

M<sup>me</sup> GERARD.

D'autres nobles singer l'air de l'antique caste?

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Des mécontents se plaindre en affichant le faste ?

M<sup>me</sup> FURET.

Le clinquant protégé, le mérite avili ?

M<sup>me</sup> GRANTERES.

La sottise fêtée et les arts dans l'oubli ?

M<sup>me</sup> GERARD.

Nous ferions pour la paix des vœux prompts et sincères.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Nous sauverions nos fils, nos époux et nos pères.

M<sup>me</sup> FURET.

Nos braves défenseurs ne manqueroient de rien.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Nos loix aux opprimés offriraient un soutien.

M<sup>me</sup> GERARD.

Nous n'inventerions point des mots indéchiffrables.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

En pardonnant l'erreur, nous serions équitables.

M<sup>me</sup> FURET.

Aux hommes prononcés je donnerois ma voix.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Nous ne dormirions point en discutant les loix.

TOUTES LES FEMMES ENSEMBLE.

Nous immolerions tout au bonheur de la France.

Et ne ferions jamais des loix de circonstance.

M<sup>me</sup> FURET, à madame Granterès.

Mais de toujours parler vous avez la fureur ;

Je n'ai pu dire un mot.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

J'écoute avec douceur

Depuis une heure, au moins, ce que dit cette femme.

Ce mépris et ce ton conviennent peu, madame.

M<sup>me</sup> GERARD, imitant le cri d'un huissier.

Silence !

M<sup>me</sup> FURET.

On vous connoît, et nous pouvons, je crois

Comme vous, en ces lieux, élever notre voix ;

Si dans quelques bureaux vous avez une affaire,

Cette dame sera votre intermédiaire.

Bientôt de vos projets elle va s'occuper ;

Elle en dresse un rapport dans un charmant souper.

30 LES FEMMES POLITIQUES,

Plus d'un solliciteur lui doit ses espérances ;  
Elle feroit placer un danseur aux finances.

M<sup>me</sup> G R A N T E R E S.

Mais je ne puis cacher que j'ai dans ce moment  
Un ascendant marqué près du gouvernement,  
Et je vous servirai.

M<sup>me</sup> F U R E T.

    Pour gouverner le monde  
Rien n'est plus important qu'une perruque blonde,  
Avec cet air coquet et ce ton mielleux,  
Elle offre à tous venants son zèle officieux.  
Plus d'un fripon se mêle à ce désordre extrême,  
Et l'on vend la faveur qu'on acheta soi même.  
Les fêtes, les repas ont une illusion  
Que ménage, toujours, l'adroite ambition ;  
Ainsi l'on obtient tout par argent ou par brigue,  
Et ce siècle est vraiment le siècle de l'intrigué.

M<sup>me</sup> G R A N T E R E S.

Madame, avec raison critique l'heureux temps  
Où les Français, enfin, redeviennent galants  
Et paroissent céder à l'empire des dames.  
Mais lorsqu'à des carons on atteloit des femmes,  
Que, couvertes de boue et de sang et de via  
On les voyoit courrir un décret à la main ;  
Que des hommes mêlés au rang de ces furies  
Déguisoient des forfaits par des crialleries.  
Que ces femmes, enfin, peuploient nos tribunaux  
Et disputoient la place où frapportoient nos bourreaux,  
Et qu'avec leurs sabots ces messageres civiques  
Démolissoient les bancs des tribunes publiques.

M<sup>me</sup> F U R E T, *en colère.*

Quel étrange propos.

M<sup>me</sup> G E R A R D mère.

Madame, calmez-vous.

M<sup>me</sup> G R A N T E R E S, *en colère.*

Comment avez vous pu recevoir parmi nous,  
La femme qui portoit le bonnet et la pique,  
La tricoteuse, enfin, d'opinion publique.

G E R A R D, *hors de lui, sortant du cabinet.*

La tricoteuse !

C L I T A N D R E.

Paix.

G E R A R D.

Clitandre, laissez moi,

Je vais. . . . .

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Quel bruit entends-je ? et qu'est-ce que je voi !

GERARD.

C'est votre fils, ma mère, et votre époux, madame ;  
Vous venez de m'apprendre à quel point une femme  
S'égare...

M<sup>me</sup> GERARD mère, *criant*.

Tu n'as pas la parole.

GERARD.

Comment ?

Vous voulez empêcher que mon ressentiment....

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Tu n'as pas la parole.

GERARD.

Eh ! de grace, ma mère,  
Ayez plus de raison, craignez que ma colère....

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Respecte l'assemblée et calme tes esprits,  
Et je t'accorderai la parole, mon fils.

CLITANDRE.

Calmez vous.

GERARD.

Je verrois ces femmes criminelles,  
Des vices de mon siècle exécrables modèles ;  
A ce sexe, surtout, je ne puis pardonner  
Une erreur, que, toujours, on m'a vu condamner ;  
Si le jacobin mâle est d'espèce cruelle !  
Jugez ce que doit être le jacobin femelle !.....

( à madame Granteres. )

Madame, je rends grace au pouvoir de vos yeux,  
La justice à ses droits qui valent encor mieux,  
L'homme en place qui cède aux charmes d'une femme,  
Qui trahit l'intérêt du pauvre qui réclame,  
Est un fripon qu'on peut supporter un moment,  
Mais, qui n'échape point à son ressentiment.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Ce n'est pas là, mon fils, la question.

GERARD, *avec humeur*.

Eh ! ma mère,

Je ne pourrai jamais souffrir le caractère  
De ces vils intrigants triomphants aujourd'hui ;  
Celui qui sans remords mandie un tel appui,  
Et qui dans les bureaux peut intriguer des belles,  
Est un lâche, à mes yeux, plus méprisable qu'elles.

*(a German.)*

Pour vous, monsieur, daignez recevoir mes adieux ;  
On ne parlera plus politique en ces lieux,  
Ma femme, désormais, va se montrer plus sage,  
Elle s'occupera de moi, de son ménage.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Pourquoi de nos plaisirs interrompre le cours ;  
J'allois sur le divorce enjamer un discours.

GERARD.

Sur le divorce !

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Eh oui.

GERARD.

Grands dieux, qu'alliez vous dire ?

Ma mère, excusez moi, vous êtes en délire.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Ah ! plutôt ! excusez mon fils, en ce moment ;  
Mesdames, suivez moi dans mon appartement,  
Malgré lui nous allons achever nos séances.

M<sup>me</sup> GERARD.

Nous allons discuter sur mon plan de finances.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Mais après vous, ma fille, il est essentiel

De me laisser parler de l'impôt sur le sel.

*(Elles sortent.)*GERARD, *retenant sa femme.*

Demeurez, et souffrez qu'avec vous je m'explique.

D'où vient qu'en ma maison on parle politique ?

Que veulent ce Germain, ces femmes dont le ton. . .

M<sup>me</sup> GERARD.

Clitandre, apparemment, ne le trouve pas bon.

GERARD.

Pourquoi cette furie et cette autre intrigante ?

M<sup>me</sup> GERARD.

Croyez moi, respectez une femme importante.

CLITANDRE.

La dernière n'a pas le ton le plus décent.

M<sup>me</sup> GERARD.

Elle a près d'un ministre un secret ascendant.

Et je puis leur devoir de hautes connoissances.

Par elle, je connois la guerre et les finances.

GERARD.

Voyez-vous.

M<sup>me</sup> GERARD.



M<sup>me</sup> GERARD.

Elle peut m'attirer les faveurs

Des sept ministres.

GERARD.

Bon !

M<sup>me</sup> GERARD.

Et des cinq directeurs.

GERARD.

Oui, vous aurez bientôt, grace à cette élégante,  
Les faveurs des cinq cents et des deux cents cinquante.

M<sup>me</sup> GERARD.

Vous raillez, mais sachez qu'on peut vous obtenir  
Quelque important emploi.

GERARD.

Ce n'est point mon desir ;

Qu'un autre à ces emplois ou s'enrichisse ou brille ;  
Je veux vivre tranquille au sein de ma famille.

M<sup>me</sup> GERARD.

Je puis vous procurer des fournitures.

GERARD.

Non.

Je ne veux point, madame, être dupe ou fripon ;  
Il faut que d'autres soins une femme s'occupe.

M<sup>me</sup> GERARD.

Comment, lorsque je suis. ....

GERARD.

Vous êtes une dupe.

Je connois mieux que vous ces intrigants nouveaux,  
Dont le talent consiste à courir les bureaux ;  
Ils mettent à profit la publique ignorance.  
Si les sots ne payoient cette triste importance,  
Moins de gens à Paris auroient un revenu,  
Du crédit qu'ils n'ont pas et qu'ils n'ont jamais eu.

M<sup>me</sup> GERARD.

Le chemin des emplois est-il si difficile ?  
Vous serez important.

GERARD.

Je veux être tranquille.

M<sup>me</sup> GERARD.

C'est pour votre intérêt que je m'occupe ainsi.

GERARD.

Pour votre seul ménage ayez un tel souci

### 34 LES FEMMES POLITIQUES,

Laissez bavarder ceux que les partis appellent;  
C'est bien assez, grand dieu, que tant de gens s'en mêlent.

C L I T A N D R E. \*

La nature, toujours, gardant son équité,  
A chaque être en naissant marque sa faculté;  
L'ambitieux envain marche sur plusieurs routes,  
Il n'en connoît aucune en les parcourant toutes;  
Parmi tous les présents que peut faire le ciel,  
La raison est toujours le plus essentiel;  
Et c'est peut que d'avoir de l'esprit en partage,  
Si l'on ne sait encor en faire un bon usage.

M<sup>me</sup> G E R A R D.

Aux hommes, dès long-temps, mon sexe est trop soumis;  
Quoi, nous n'osons rien dire et tout vous est permis;  
Sur nos droits respectifs nous sommes endormies,  
Vos beaux esprits, par-tout, ont des académies.  
Sans respecter mon sexe et sa capacité,  
Vous avez dans l'état toute l'autorité.

G E R A R D, *d'un ton moitié colere, moitié ironique.*

Eh quoi, vous voulez donc commander une armée?  
Endosser la cuirasse.

M<sup>me</sup> G E R A R D.

Ah! votre ame est charmée  
D'avoir trouvé ce trait. Si je ne prétends pas  
Faire marcher mon sexe au rang de vos soldats;  
Si je veux vous laisser les emplois héroïques,  
Pourquoi nous refuser les charges pacifiques?  
C'est une tyrannie, il faut la secouer.

G E R A R D.

Chaque mot me confond, il le faut avouer.

M<sup>me</sup> G E R A R D.

Croyez-en ces messieurs, ils diront que les femmes  
Ont des cervaux étroits et de petites ames  
Au fond de leur ménage ils les relégueront.  
C'en est fait, je n'ai pu supporter cet affront,  
Et lorsque nous voyons les emplois difficiles  
A ccordes tous les jours aux plus grands imbéciles,  
Ou par-tout la sottise ose les demander,  
Aux femmes à leur tour on peut les accorder.  
N'a qui le seul talent de flater son ministre,  
Pour conserver, sans cesse, un ascendant égal  
De ceux qu'il a flatés il dit beaucoup de mal  
S'il accuse toujours l'homme qui perd sa place,  
Il flatte bassement celui qui le remplace.

Après avoir rempé lâchement à leurs pieds,  
 Il insulte au malheur de nos disgraciés;  
 Et ce grand secrétaire au ton plein d'insolence,  
 Ne garde son emploi que par sa complaisance.  
 Dans le cœur de son maître il cherche les desirs;  
 Habile messenger de ces nouveaux plaisirs,  
 Il est plus satisfait dans ce désordre extrême  
 D'offrir une beauté que d'en jouir lui-même,  
 Et voulant du crédit, quelqu'en soit le moyen  
 Il profite de tout et ne rougit de rien,  
 Et ce petit commis, ce grand faiseur d'affaires  
 Qui pour tous les marchés trouve des signataires,  
 Qui vend au plus offrant l'état et les faveurs  
 Et se fournit toujours auprès des fournisseurs.  
 Qu'a-t-il fait?... que fait-il, et quel est son mérite?  
 Il faut faire, dit-il, fortune tout de suite.  
 Voilà son mot. Ainsi, si nous vous gouvernions,  
 Les choses n'iroient pas comme nous les voyons.

G E R A R D.

Vous voulez gouverner!

M<sup>me</sup> G E R A R D.

Nous avons dans un dessein si juste  
 L'exemple d'un grand prince et d'une tête auguste,  
 D'un Héliogabale.

G E R A R D.

O dieu, qu'ai-je entendu!

M<sup>me</sup> G E R A R D.

Par ma citation vous êtes confondu.

G E R A R D.

Oh oui je l'avoneraï.... je dois!... il faut me taire,  
 Car je ne puis parler tant je suis en colère.

M<sup>me</sup> G E R A R D.

On conçoit aisément cet érang: courous;  
 Qui l'esprit d'une femme est un affront pour vous.

C L I T A N D R E.

Ah! souffrez que ma voix en cette circonstance  
 Fasse entendre à leur tour la raison, la prudence;  
 Vous n'avez pas besoin pour régner sur nos cœurs  
 D'imiter les talens qu'il faut aux orateurs  
 La nature a pris soin de fixer votre empire.  
 Pour gouverner mon sexe il faut un doux sourire;  
 Pour fixer à jamais le bonheur de nos jours,  
 Un regard vaudra mieux qu'un éloquent discours;  
 Votre premier pouvoir vient de notre faiblesse,  
 Et toute votre force est dans notre foiblesse.

E 2

G E R A R D.

Oui, Clitandre a raison; je le dis sans détour;  
 Quoi, c'est en discutant qu'on fête mon retour.  
 De la paix, du bonheur, vous n'êtes plus jalouse;  
 Et je trouve un docteur où je cherche une épouse.  
 Après six mois de peine, après autant de soins,  
 De vos discussions mes yeux seront témoins;  
 Chaque jour, j'entendrai des questions nouvelles  
 Je verrois nos decrets commentés par des belles.  
 Quoi!... je rencontrerois toujours en enragant  
 Le soir un magistrat, le matin, un régent.  
 Ne songez désormais qu'à régler mon ménage,  
 Soyez moins politique et devenez plus sage;  
 Tel, qui dans son état n'ose se conserver,  
 S'abaisse d'autant plus qu'il prétend s'élever.  
 D'une femme toujours le savoir nous rebute,  
 Elle est mal à sa place alors qu'elle discute.  
 Eh, peut-elle oublier que c'est par la douceur  
 Que votre sexe doit régner sur notre cœur?  
 Trop souvent la discorde agite notre vie,  
 Et qu'au moins dans les bras d'une épouse chérie,  
 Nous goûtrons doucement, oubliant tout excès,  
 Les plaisirs de l'hymen, les charmes de la paix.  
 Je veux donc qu'une femme à ses devoirs s'applique,  
 Qu'elle soit patriote et jamais politique.

M<sup>me</sup> G E R A R D.

Je ne puis à présent vous répondre à tous deux;  
 Mais, j'examinerai ce point en d'autres lieux.  
 Je vous quitte; mais quoi, d'où vient cet air sinistre?

G E R A R D.

Comment, vous me quittez....

M<sup>me</sup> G E R A R D, *avec importance.*Je vais chez le ministre. *(Elle sort.)*

G E R A R D.

Mesdames, vous aurez des nouvelles dans peu.

C L I T A N D R E.

Comment donc.

G E R A R D.

Je mettrai tous leurs journaux au feu;  
 Je prétends éclater, aussi bien on m'y force;  
 Vous faites des discours sur la loi du divorce,  
 Ma femme, eh bien tant mieux, on vous en coupera.

C L I T A N D R E.

Mais, croyez....

G E R A R D.

Votre époux bientôt vous forcera....

COMÉDIE.  
CLITANDRE.

37

Cependant. . . .

GERARD.

Ah ! messieurs les orateurs femelles.  
Je vous ferai bientôt jâter des loix nouvelles.  
Le divorce morbleu ! . . .

CLITANDRE.

Monsieur, que dites-vous ?

Gardez-vous d'écouter cet indiscret couroux ;  
Je vous ai vu cent fois d'une voix généreuse,  
Condamner, hautement, cette loi scandaleuse  
Qui détruit de l'hymen l'utile sûreté,  
Et rompt tous les liens de la société ;  
Voilà l'homme, toujours, voilà sa politique,  
On fait contre des loix un discours énergique,  
On combat avec force un abus étranger,  
Mais rien, de l'intérêt ne peut nous dégager,  
Et l'on profite, encore, avec un cœur servile,  
De la mauvaise loi qui nous devient utile.

GERARD.

Le repos à mes yeux est le plus grand des biens,  
Et je dois maintenant détester ces liens ;  
C'en est fait ; je prétends vivre et mourir loin d'elle,  
Et jure à tout son sexe une haine mortelle.

CLITANDRE.

Et pourquoi vous porter à cette extrémité ?  
Ah ! gardez-vous d'avoir cette sévérité,  
Et ne comparez point celle qui vous outrage,  
A la femme, monsieur, et caressante et sage,  
Que le ciel nous donna pour adoucir nos maux,  
Et qui d'un vieillard, même, enchante le repos.  
Sans doute, je combats ainsi que je dois faire,  
Les femmes d'aujourd'hui dont l'affreux caractère,  
Portent dans leur raison l'imbécile fureur,  
De juger de l'état la chute ou la grandeur ;  
Mais, puis-je me résoudre à les confondre ensemble,  
Je connois les vertus que ce sexe rassemble.  
Après six ans de trouble, on a pu les juger ;  
La bonté de leur cœur s'accroît dans le danger,  
Leur âme s'agrandit au milieu des orages !  
Et, lorsque des tyrans les féroces outrages,  
Jettoient la France entière en un gouffre d'horreur ;  
Qui venoit de nos maux adoucir la rigueur ?  
Dans ces affreux tombeaux donnés à l'innocence,  
Qui nous portoit l'erreur de la douce espérance ?  
Qui partageoit nos maux par des soins consolans,

## 38 LES FEMMES POLITIQUES,

Qui souffroit des geoliers les refus effrayants !  
Quelle est la main hardie en sa noble vengeance  
Qui veut assassiner l'assassin de la France ! . . .  
De qui reçumes-nous l'exemple glorieux,  
De mourir sans foiblesse en regardant les cieux ?  
Ah ! cessez d'insulter à d'aussi belles ames,  
Les hères que je vante étoient parmi des femmes.

GERARD.

Je conviens, avec toi, qu'aux jours de la terreur,  
Les femmes ont montré quelquefois un bon cœur ;  
Mais, avec trop d'excès, Clitandre, tu les flatte,  
Combien, n'ai-je pas vu de ces femmes ingrattes,  
Qui, voyant leur époux traîné sur l'échafaud,  
Osoient, un mois après, épouser leur bourreau . . . .

CLITANDRE.

On vient.

### S C E N E V.

GERARD, CLITANDRE, NICOLAS.

NICOLAS.

Avez-vous fait, mon maître, un bon voyage ?

GERARD.

Assez bon. Comment va mon jardin ?

NICOLAS, à part.

(haut)

Ah j'eurage.

On n'a rien recueilli des nouveaux potagers ;  
Madame, a fait cadeau de nos grands orangers,  
Et m'a dit de planter dans le solt parterre  
Et du bled de turquie et des pommes de terre.

GERARD.

Et depuis mon départ quels étoient tes travaux ?

NICOLAS.

J'allois soir et matin demander des journaux.  
J'ai quitté là ma bêche, et depuis votre absence  
On fait de Nicolas un soldat d'ordonnance.

GERARD.

Mon cher Clitandre, il faut découvrir un moyen  
Pour corriger ma femme et chasser le vaurien  
Qui vient dans la maison déranger sa cervelle.

NICOLAS.

Mon maître, voulez-vous qu'on lui cherche querelle ?

GERARD.

A ma femme plutôt il faudroit faire peur.  
Il me vient un projet. N'as-tu pas eu l'honneur  
D'être soldat, jadis ?

NICOLAS.

J'ai conservé mon arme,  
Et puis montrer encor un habit de Gendarme.

GERARD.

Il faut nous en servir, allons causer plus loin ;  
Je craindrois en ces lieux quelqu'indiscret témoin.

CLITANDRE.

Aura-t-il pour ce rôle une assez forte tête ?

NICOLAS.

A la faire enrager d'avance je m'apprête.

GERARD.

Je vois de mon absence à présent le danger.  
Ah, jamais les maris ne devroient voyager.

*Fin du deuxième acte.*

---

## A C T E III.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *Seul.*

ENVAIN je m'emparai de l'esprit de ces dames ;  
Gérard ne fut jamais gouverné par les femmes.  
Il a dit à chacun la brusque vérité,  
Et pousse la franchise à la brutalité.  
Mon affaire d'Amiens en secret m'inquiète,  
Et je n'ai pas lieu d'être en une bonne assiette.  
Mais, c'est trop m'occuper de cet événement,  
Madame Gérard m'aime, et son entêtement  
Peut me faire achever un fort bon mariage.  
Poursuivons avec art, flatons leur bavardage ;  
Quoiqu'il puisse arriver je dois avec esprit  
De leur protection tirer un grand parti ;  
Ces dames au grand jour ont produit leur mérite ;  
Le ministre a reçu leur aimable visite.  
Oh ! comme à leur retour elles vont babiller ;  
Daus leur bouche, bientôt, les mots vont se brouiller.

40 LES FEMMES POLITIQUES,

Je les entends déjà qui n'épargnent personne ;  
Chacune avec adresse et discute et raisonne.

(*On entend beaucoup de bruit que font les femmes en parlant ensemble.*)

Quel tapage ; ah bon dieu , les voilà de retour !

SCÈNE II.

GERMAIN, M<sup>me</sup> GERARD, M<sup>me</sup> GERARD mère,  
M<sup>me</sup> FURET, M<sup>me</sup> GRANTERES.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

PERSONNE avec plus d'art ne sait faire la cour,  
Madame et vous avez poussé votre éloquence,  
Au ministre.

M<sup>me</sup> GERARD.

Vraiment !

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Votre plan de finances

Lui plaît assurément, madame, et vous verrez  
Qu'il placera tous ceux que vous protégerez.

M<sup>me</sup> FURET.

Ainsi, de ces commis l'ascendant trop funeste  
Fait préférer l'intrigue au mérite modeste.

M<sup>me</sup> GERARD.

Qu'est-ce à dire , l'intrigue ; ah madame, apprenez  
Que ceux qu'à nos faveurs on verra destinés,  
Auront tous du mérite.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Et qu'ils seront aimables,

C'est le point important.

M<sup>me</sup> GERARD.

Ils sont assez affables

Ces commis.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Il est vrai, ce sont de bonnes gens.

M<sup>me</sup> GERARD.

Les commis, disoit-on, ne sont pas obligeants ;  
Avec plaisir, ici pourtant je le confesse,  
Par-tout on nous a fait compliment, politesse.

M<sup>me</sup> FURET.

Les grimaces à moi ne m'en imposent pas ;  
Lorsqu'ils vous saluoient ils murmuroient tout bas ;  
Et l'un de ces messieurs, en vous priant d'écrire,

Tout



COMÉDIE.

41

Tout bas , à vos dépens , se permettoit de rire.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Celui qui sourioit , je l'ai bien remarqué ,  
Car son regard malin m'a d'abord ofusqué ;  
Il avoit sur sa chaise un paquet de gazettes.

M<sup>me</sup> FURET.

Il tailloit une plume.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Il portoit des lunettes.

M<sup>me</sup> GERARD.

Avez-vous distingué de même ce petit  
Qui péroroit si mal et faisoit tant de bruit.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Et cet homme au grand nez au teint pâle , à l'œil bête ,  
Pourquoi murmuroit-il en prenant ma requête ?

M<sup>me</sup> GERARD.

Il solfoit tout bas.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Parbleu , je le crois bien ,

Avant d'être orateur il étoit musicien.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

GERMAIN.

QUE nous veut ce garçon ?

LE DOMESTIQUE, à Germain.

Je vous porte une lettre.

GERMAIN.

De quelle part ?

LE DOMESTIQUE.

D'Amiens.

( Il sort. )

GERMAIN.

Vous voulez bien permettre.

Il lit et paroît surpris.

Que vois-je !

M<sup>me</sup> GERARD.

Ce billet paroît le tourmenter.

GERMAIN à part.

O ciel ! on a donné l'ordre de m'arrêter.

M<sup>me</sup> GERARD.

Qu'avez-vous ?

GERMAIN.

Mais, j'apprends une triste nouvelle,  
Je ne puis le cacher, mesdames.

M<sup>me</sup> GERARD.

Quelle est-elle ?

GERMAIN.

Je ne puis confier un tel secret qu'à vous.

M<sup>me</sup> GERARD, *à mesdames Granteres et Furet.*

Mesdames, permettez...

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Mais, Germain, entre nous

Vous avez tort, je puis, vous le savez de reste,  
Obliger mes amis dans leur revers funeste,  
Et disposer pour vous de puissants protecteurs.

GERMAIN, *avec emphase.*

Non, la seule amitié connaît mes malheurs.

M<sup>me</sup> FURET, *à part.*Je vais les épier, (*haut*) Je sors pour une affaire. (*elle se cache.*)M<sup>me</sup> GRANTERES.

Pour vous donner le temps d'expliquer ce mystère

Je vais me promener dans le jardin.

(*elle sort.*)M<sup>me</sup> GERARD.

Voyons.

Dites-nous vos malheurs.

GERMAIN, *à part.*

Que dirois-je ?

M<sup>me</sup> FURET.

Écoutez.

GERMAIN.

Mon nom sera bientôt important dans le monde,  
Et vous aurez l'honneur...

M<sup>me</sup> GERARD.

L'honneur!... je vous seconde ;

Parlez.

GERMAIN.

L'ordre est donné pour me charger de fers,  
Et je vais supporter de glorieux revers.

M<sup>me</sup> GERARD.

Eh bien, expliquez-vous.

Il faut mentir. (*haut.*) Mesdames,  
J'ai toujours admiré le mérite des femmes.

M<sup>me</sup> GERARD.

Après.....

GERMAIN, *cherchant ce qu'il va dire.*

Je suis d'Amiens, c'est là que j'ai connu  
Une femme unissant l'esprit à la vertu,  
Faites pour nous instruire autant que pour nous plaire,  
Elle a suivi l'essor de son grand caractère;  
Elle a dans un écrit instructif et charmant  
Gourmandé le pouvoir de son gouvernement.  
J'ai signé cet écrit pour sauver tant de grâces,  
Et du gouvernement j'éprouve les menaces.

M<sup>me</sup> GERARD.

Eh bien, que faut-il faire?

GERMAIN.

Il faut à votre époux  
Déguiser mon secret et me cacher chez vous  
Jusqu'au jour où j'aurai prouvé mon innocence.

M<sup>me</sup> GERARD.

Mon cœur est enchaîné de cette confiance;  
Dans un si grand malheur qui pourroit refuser.  
Nous allons vous cacher.

M<sup>me</sup> FURET.

Je vais les dénoncer.

(*elle sort*)

M<sup>me</sup> GERARD.

Même en nous exposant nous serions satisfaites.

GERMAIN.

Votre nom brillera bientôt dans les gazettes.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Il est donc vrai, ma fille, on parlera de moi.

M<sup>me</sup> GERARD.

Que mon cher mari vienne après ce que je voi  
Contrarier mon choix et proposer Citandre.

M<sup>me</sup> GERARD, *entendant du bruit.*

Paix; dans ce cabinet cachez-vous pour m'attendre.

GERMAIN, *entrant dans le cabinet.*

Vous sauvez l'innocence.

M<sup>me</sup> GERARD.

Allons point de souci;

Revenez... car mon époux!... justement le voici.

(*Elle prend la clef du cabinet.*)

## SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> GERARD, M<sup>me</sup> GERARD mère, M<sup>me</sup> GRANTERES,  
GERARD.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

MADAME, je ramène un époux raisonnable.

M<sup>me</sup> GERARD.

Seroit-il bien possible!

GERARD.

Il faut être équitable.

De ma vivacité je confesse le tort;  
Depuis assez long-temps on cédoit au plus fort;  
Du plus fin, maintenant, j'aime la politique.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Epargnez vous mon fils un éloge ironique.

M<sup>me</sup> GERARD.

Vous raillez.

GERARD.

Non vraiment.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Pourquoi nous refuseroit-il

La justice qu'on doit à votre esprit subtil?

M<sup>me</sup> GERARD, *ironiquement.*

En voyant le bonheur où la France est réduite,  
Des hommes nous devons admirer le mérite.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Par d'aimables liens doucement enchainés,  
Les Français au bonheur paroissent destinés.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

A sa place chacun et se tient et s'exerce.

M<sup>me</sup> GERARD.

Nous voyons triompher les arts et le commerce.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Le mérite indigent est par-tout reconnu.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Sans les plus grands talents on n'est point parvenu.

M<sup>me</sup> GERARD.

De l'opprimé, sans cesse, on venge les injurts.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

De nos commis, toujours, les promesses sont sûres.

TOUTES LES FEMMES ENSEMBLE.

Paris est maintenant l'asyle du plaisir,  
Et de notre bonheur nous devons convenir.

GERARD.

Parbleu, vous nous montrez une âme peu commune,  
Il ne vous manque plus que d'être à la tribune.

M<sup>me</sup> GERARD.

On critique toujours les talents qu'on n'a pas.

GERARD.

Comment.

M<sup>me</sup> GERARD.

Vous ne pouvez entrer dans ces débats,  
Mais convenez au moins que la démocratie,  
Que l'aristocratie et la théocratie,  
Même l'oligarchie, ont eu leurs ennemis;  
Toujours les gouvernants du peuple sont haïs;  
Si cela continue au moment où nous sommes,  
C'est que l'on est encor gouverné....

TOUTES LES FEMMES.

Par des hommes.

GERARD.

Je commence à comprendre, il faudroit entre nous  
Vous laisser gouverner.

M<sup>me</sup> GERARD.

Eh bien ! non cher époux,  
On s'en acquitteroit aussi bien que vous faites.

GERARD.

Je n'en doutai jamais.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Vous plaisantez.

M<sup>me</sup> GERARD.

Vous êtes,  
Mon cher et digne époux, un railleur indiscret.

GERARD.

Vous me calomniez, et je crois en effet,  
Que vous jugeriez bien le rapt et le divorce;  
Les cas où la pudeur dut céder à la force;  
J'aimerois à vous voir, madame, aux sections  
Viser les passe-ports et les permissions.  
Les époux de Paris, ne voyageroient guères  
Si les femmes étoient de garde à nos barrières;  
Le soin de nous venger ne vous seroit pas mal,  
Et vous parleriez bien au corps électoral.

## S C E N E V.

M<sup>me</sup> GERARD, M<sup>me</sup> GERARD mère, GERARD;  
M<sup>me</sup> GRANTERES, ROSALIE.

ROSALIE, *effrayée, parlant à son père.*

UN homme enveloppé d'un manteau bleu, demande  
À vous parler.

GERARD, *à part.*

C'est lui. (*haus*) Qu'il entre.

ROSALIE.

J'apprends

Cet homme.

M<sup>me</sup> GERARD,

Expliquez-vous.

GERARD.

L'appréhender, pourquoi ?

M<sup>me</sup> GERARD.

Quel est-il donc cet homme ?

ROSALIE.

Un gendarme je croi.

M<sup>me</sup> GERARD.

Un gendarme.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Auroit-on découvert mes folies.

M<sup>me</sup> GERARD, *à part.*

On en veut à Germain.

M<sup>me</sup> GRANTERES, *à part.*

Mes dernières saillies

Contre cet homme en place auront trop fait de bruit.

M<sup>me</sup> GERARD.

Vous voyez le malheur où Germain est réduit.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Ne craignez rien, silence.

GERARD *à part.*

Il faut que je secoue

Nicolas ; le voici.

## SCENE VI.

M<sup>me</sup> GERARD, M<sup>me</sup> GRANTERES, GERARD, ROSALIE,  
NICOLAS *déguisé en gendarme, deux pistolets à sa ceinture, et*  
*caché dans un manteau.*

NICOLAS.

SALUT à tout le monde.

M<sup>me</sup> GERARD.

Que veut cet homme ?

GERARD.

Eh bien ! ...

NICOLAS.

Ce n'est point un secret,

Je viens exécuter certain mandat d'arrêt.

Mais, vous serez ravi, monsieur, de mes manières ;

Je n'ai point le ton dur de mes très chers confrères

Et je fait galamment, sans bruit, sans appareil,

Coucher un honnête homme à l'abri du soleil.

GERARD.

Après ! ...

NICOLAS.

Le tribunal n'en veut qu'à la bavarde.

Ce n'est pas vous, monsieur, que l'arrêté regarde.

M<sup>me</sup> GERARD.

Comment ? quel arrêté ?

NICOLAS.

Point de courroux, je vais

Vous en donner lecture et vous verrez après.....

( *Il met des lunettes et se donne l'air orateur.* )

Hum.... hum.... Considérant, que la femme jamais

Ne doit s'entretenir des affaires publiques,

Qu'en France, il est assez de mauvais politiques

Qui nourrissent la guerre en nous parlant de paix,

Que dans de vains débats, ce sexe se consume,

Et qu'il doit manier l'aiguille et non la plume,

Que, le lot de la femme est dans tous les pays,

De faire des enfants et plaire à leurs maris,

Que, si la France fut trop long-temps agitée

Par les travers de l'esprit masculin,

Elle seroit encor plus tourmentée.

Par les caquets de l'esprit féminin.

48 LES FEMMES POLITIQUES,

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Ce rédacteur, je vois, n'est pas l'ami des dames.

NICOLAS.

Considérant, aussi, qu'il est dans ces instants

Assez de journaux imprudents

Dont nous souffrons les sottises epigramés,

Sans qu'on nous livre eneor aux propos médisants

De la méchanceté des femmes,

M<sup>me</sup> GERARD.

De nos discours, sans doute, on craint les traits piquants.

NICOLAS.

Considérant enfin, que si le sexe en France

Mérite nos égards et notre déférence,

Il ne doit point chercher de triomphes nouveaux,

Et qu'il doit exercer son aimable puissance

Dans les boudoirs et non dans les bureaux.

M<sup>me</sup> GERARD.

De ces considérants, voyons quelle est la suite.

NICOLAS.

Je suis à l'arrêté, vous allez être instruite.

Il sera fait une invitation

Fraternelle et touchante, à ces aimables dames,

Pour leur prouver, qu'en cette occasion,

Le gouvernement met en réquisition.

Le silence des femmes.

M<sup>me</sup> GERARD, *vivement.*

Notre silence; eh bien, je veux toujours parler,

Ma bouche, désormais, ne peut dissimuler;

Je connois leur détour et leurs petites brigues,

Et je dévoilerai leurs ruses et leurs intrigues;

Ce que n'ont point osé tant de journaux divers,

Une femme saura l'apprendre à l'univers;

Plaisants originaux avec leur ton sévère,

De prétendre forcer une femme à se taire.

NICOLAS.

Et de plus, informé que les dames Gérard

Sur les hommes puissants babillent sans égard,

Et qu'on a vu se réunir chez elle

La dangereuse et coupable sequelle,

Qui doit de la police attirer le regard.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Ceci devient furieux.

NICOLAS.

Arrête, qu'à cette heure

La



La force armée ira dans la demeure,  
De damoiselle Arthur, épouse de Gérard,  
Et qu'elle conduira, sans retard,  
Et l'épouse et la mère à la prison publique.

M<sup>me</sup> GRANTERES, *surprise.*

A la prison !

M<sup>me</sup> GERARD mère.

O ciel ! maudite politique.

NICOLAS.

Lesdites, devront suivre à la formation,  
Qu'à haute voix fera notre gendarme,  
En cas de résistance et de rébellion,  
Ledit pourra se servir de son arme;

Nous l'autorisons au surplus,

A les prendre de force et même à courrir sus.

M<sup>me</sup> GERARD mère, *effrayée.*  
De force.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Courrir sus.

M<sup>me</sup> GERARD.

Ah ! le mot est affreux !

NICOLAS.

Mesdames, en prison suivez moi toutes deux.

M<sup>me</sup> GERARD mère, *en pleurant.*  
En prison !

NICOLAS.

S'il vous plaît.

GERARD.

Vous voilà compromises,

Vous le méritez bien ; le prix de vos sottises

Vous est enfin donné.

NICOLAS.

Mesdames, sans façon

Vous devez vous résoudre à me suivre en prison.

ROSALIE.

Par pitié, de ces lieux, n'emmenez point ma mère,

On a calomnié son ton, son caractère ;

Conduisez moi pour elle.

M<sup>me</sup> GERARD, *à madame Granteres.*

Il faut en ce moment

Nous prouver votre zèle et votre empressement ;

A tous vos protecteurs, apprenez nos affaires.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Ayez pitié de nous, madame de Grantères,

Allez voir le Ministre et qu'il ait quelque égard....

M<sup>me</sup> GERARD, *gravement.*

Rapellez lui le nom de madame Gérard.

M<sup>me</sup> GRANTERES.

Vous le savez, jamais un refus ne s'essuie,

G

Lorsque de Jupiter on fit tomber la pluie,  
Vous l'avez dit souvent.

M<sup>me</sup> GERARD.

Je le répète encor;

Et voilà mon écrin.

M<sup>me</sup> GERARD mère, *pleurant.*

Voilà ma boîte d'or.

M<sup>me</sup> GERARD veulent donner à mad. Grantères leurs bijoux, Gérard s'en saisit.

M<sup>me</sup> GRANTÈRES.

Je réponds maintenant...

(Elle va pour prendre les bijoux d'un air content.)

GERARD.

Arrêtez intrigante

Voilà votre seul but et votre unique attente.

C'est à ce vil métal que vous vendez vos pas,

L'innocence est en nous et ne s'achète pas;

Malheur aux gouvernants qui trafiquant les places,

Qui vendent les faveurs, rachètent les disgrâces;

Qui, du riche coupable, ont été les soutiens,

Et mettent à l'encau l'honneur des citoyens.

M<sup>me</sup> GRANTÈRES.

Mais, d'où vous vient encor cette étrange colère?

Je voulois vous offrir un appui nécessaire,

De ces bijoux, jamais je n'eusse fait mon bien.

(*à part.*)

Quittons cette famille, elle n'est bonne à rien.

(Elle sort.)

NICOLAS.

Adieu sollicitense.

GERARD.

Eh bien, ma chère femme,

Vous ai-je découvert le secret de cette âme.

NICOLAS.

Il faut me suivre.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

O ciel!

NICOLAS, *faisant semblant d'avoir de l'humeur.*

Allons, point de façon;

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Vous me laissez, mon fils, aller dans la prison?

GERARD, *apercevant Clitandre égaré.*

C'est Clitandre.

## S C E N E VII

M<sup>me</sup> GERARD, ROSALIE, GERARD,

NICOLAS, CLITANDRE.

CLITANDRE, *inquiet.*

APPRENEZ.....

GERARD.

Qui cause ton allarme ?

CLITANDRE.

La maison est cernée, et j'amène un gendarme.

TOUTES LES FEMMES.

Un gendarme.

CLITANDRE.

Il me suit.

GERARD, à part.

Je reste confondu.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Je suis toute saisie.

NICOLAS, à part.

Et moi, je suis perdu.

GERARD.

La justice auroit-elle appris mon stratagème.

NICOLAS, s'adressant à Gerard.

Ah ! parlez, que ferois-je en ce péril extrême ?

La justice est brutale et saisit au collet.

M<sup>me</sup> GERARD.

N'allez pas de Germain découvrir le secret....

CLITANDRE.

Que veut dire ceci.

NICOLAS.

On vient, je me retire.

*(Il voit arriver le gendarme.)*

J'aperçois mon collègue, et ne sait plus que dire.

LE GENDARME.

Que mon aspect ici produit d'étonnement.

M<sup>me</sup> GERARD.

Cet homme me fait peur.

NICOLAS, considérant le gendarme.

Maudit déguisement.

De la peur qu'il me fait je tomberai malade.

SCENE VII &amp; dernière.

M<sup>mes</sup> GERARD, ROSALIE, GERARD, NICOLAS,

CLITANDRE, UN GENDARME, GERMAIN.

LE GENDARME.

SALUT à tout le monde. (à Nicolas.) Eh bon jour, camarade.

NICOLAS, cherchant à se cacher.

Camarade, bon jour.

LE GENDARME, à part.

Il se trouble, je croi.

(à Nicolas.)

Que faites vous ici ?

NICOLAS, à Gerard.

Répondet-lui pour moi.

52. LES FEMMES POLITIQUES.

GERARD, *au gendarme.*

Parlez; voyons votre ordre.

LE GENDARME.

Il faut d'abord me dire

Ce qu'il fait en ces lieux, j'ai droit de m'en instruire;  
C'est un subordonné qui doit me contenter.

NICOLAS *effrayé.*

Subordonné, grands dieux!

M<sup>me</sup> GERARD.

Il vient nous arrêter.

LE GENDARME.

Vous arrêter, comment.

NICOLAS.

Ah! c'est fait de ma vie.

Excusez-moi, c'étoit une plaisanterie.

LE GENDARME.

Une plaisanterie.

NICOLAS.

Eh! de grace, pardon;

Epargnez un collègue.

LE GENDARME.

Un collègue; — un fripon

Qui se permet ici de porter le désordre,  
Et qui vient arrêter les gens sans aucun ordre,  
Quel est votre brigade, allons répondez-moi?

NICOLAS, *épouvanté.*

Ma brigade.

LE GENDARME.

Sans doute, il n'en a pas je croi;

Et je devrais le mettre au nombre des laussaires  
Que notre loi condamne à dix ans de galères.

NICOLAS, *en pleurant.*

De galères. — Monsieur, j'ai fait naufrage au port.

LE GENDARME.

Tu connoitras bientôt ou Brest ou Rochefort,  
Et c'est-là, mon ami, que tu fera naufrage,

NICOLAS.

Me laisseriez-vous faire un semblable voyage?

LE GENDARME.

Pour le faire conduire il faut du monde. Holà?....

Approchez.

NICOLAS.

Par pitié tirez-moi donc de là.

GERARD, *au gendarme.*

Un mot; pour corriger mon épouse et ma mère,  
J'ai fait au jardinier prendre le caractère  
D'un gendarme.

NICOLAS, *au gendarme.*

Tout beau, ne vous emportez pas.

COMEDIE.

53

LE GENDARME.

Quoi! c'est un jardinier?

NICOLAS.

*Quel étrange embarras;*

Je reprends mon métier, continuez le vôtre.

Ah! l'on ne doit jamais mettre l'habit d'un autre.

Je vous laisse entre vous débrouiller ce secret,

Et ne me mêle plus de vos mandats d'arrêt.

Reprenez cet habit dont le poids m'incommode.

*Il met le manteau sur le corps du gendarme.*

LE GENDARME, *à part.*

Le manteau paroît bon, et je m'en accommode.

GERARD.

Allons au fait; voyons votre ordre.

LE GENDARME.

*Le voilà.*

GERARD, *après avoir lu l'ordre.*

Je ne puis concevoir cette imprudence là.

Un fripon est caché dans ma maison, ma femme.

LE GENDARME.

Si vous ne découvrez ce malheureux, madame,

Il faudra vous soumettre à mon mandat d'arrêt.

GERARD.

Qui nous a dénoncé?

LE GENDARME.

C'est madame Furet.

GERARD.

Ainsi vous avez bien placé vos politesses;

Vous recevez le prix de vos sottes caresses.

M<sup>me</sup> GERARD.

Ce prix est plus flatteur que vous l'imaginez.

GERARD.

La réponse est nouvelle, et vous me surprenez.

LE GENDARME, *à Gerard.*

Je suis d'Amiens; j'ai dû partir de cette ville

Et venir à Paris pour découvrir l'asyle

D'un coquin déguisé, d'un malheureux fripon,

Qui se cache en ces lieux à l'abri d'un faux nom;

Et pour exécuter le but de ce voyage,

Je fus à la police annoncer mon message;

Quand cette femme vint et dit publiquement

Que mon fripon étoit dans votre appartement.

M<sup>me</sup> GERARD.

Un fripon!

LE GENDARME.

Oui, madame, un scélérat insigne.

Qu'avez-vous décidé?

M<sup>me</sup> GERARD.

Monsieur, je me résigne.

## 54 LES FEMMES POLITIQUES,

LE GENDARME à *Mad. Gerard mère.*  
Et madame ?... M<sup>me</sup> GERARD.

Elle doit se résigner aussi.

Je vous suis en prison.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Moi, je demeure ici ;

Je crains de la prison le triste apprentissage.

M<sup>me</sup> GERARD.

Que dira-t-on de vous ?

GERARD.

C'est un parti fort sage.

M<sup>me</sup> GERARD.

Comment, vous refusez de marcher sur mes pas.

GERARD.

Restez ici ma mère, et ne l'écontez pas.

M<sup>me</sup> GERARD, *gravement.*

Eh bien, je vais du sort affronter la colère,

Et vous prouver, messieurs, qu'on a du caractère :

( *Au gendarme.* ) Je vous suis.

NICOLAS.

Elle y va.

GERARD, *courant après sa femme.*

Vous perdez la raison.

Femme entêtée, eh quoi, vous iriez en prison ;

De quelle ambition êtes vous entichée ?

( *Madame Gerard fait signe à son fils que quelqu'un est dans le cabinet.* )

Mes amis, découvrons sa retraite cachée,

Et cherchons le coquin. — Gendarme, suivez-moi.

( *Ils entrent dans le cabinet, le gendarme saisit Germain.* )

C'est Germain. CLITANDRE.

Mon rival !

LE GENDARME.

Ah ! fourbe, c'est donc toi !

CLITANDRE, à Gerard.

C'est donc à ce Germain que l'on me sacrifie ?

M<sup>me</sup> GERARD, *fermement à Germain.*

Oui, vous serez, monsieur, l'époux de Rosalie.

GERARD, *au gendarme.*

De quoi l'accuse-t-on ?

M<sup>me</sup> GERARD *vivement.*

Une femme d'esprit

Osa peindre les maux où l'état est réduit ;

Germain pour la sauver a signé son ouvrage,

Et du gouvernement il éprouve la rage.

GERMAIN, *d'un ton fort piteux.*

Hélas, il est trop vrai.

LE GENDARME.

Penseris-tu fripon

M'en imposer encor avec un pareil ton ?

Vas, je te reconnois. — Madame ; il vous abuse.

M<sup>me</sup> GERARD.

Comment, qu'a-t-il donc fait ?

LE GENDARME.

Ton crime est sans excuse.

CLITANDRE.

Comment se nomme-t-il ?

LE GENDARME.

Després est son vrai nom ;

Et c'est le délateur du malheureux Varmon.

GERARD, avec éclat.

De Varmon, dites vous, gendarme ; c'est moi-même.

GERMAIN confondu.

Lui, Varmon ! M<sup>me</sup> GERARD.

Juste ciel, ma surprise est extrême.

GERARD à sa femme.

Ainsi, je dois juger d'après ce que je voi,

Que c'est mon assassin que vous cachiez chez moi.

M<sup>me</sup> GERARD.

Son assassin ! je suis confuse.

M<sup>me</sup> GERARD mère.

Moi de même.

GERARD.

Comme il vous a joué par son vil stratagème.

(Le Gendarme emmenant Germain.)

Au métier d'intrigant il te faut renoncer.

NICOLAS.

Le rogne des fripons commence à se passer.

GERARD.

Eh bien, vous n'avez plus, ma femme, de réplique.

Voyez les beaux effets de votre politique.

M<sup>me</sup> GERARD.

Que répondre. M<sup>me</sup> GERARD, mère.

Que dire.

GERARD.

Ab ! vous avez raison

De vous montrer confuse en cette occasion ;

Vous avez négligé vos amis véritables ;

Encor un pas de plus et vous étiez coupables.

CLITANDRE, avec sentiment.

De votre fille, hélas, vous m'arrachiez la main

Pour la sacrifier à ce monsieur Germain.

Pouviez vous immoler ainsi ma Rosalie ?

M<sup>me</sup> GERARD.

Clitandre, épargnez-moi, je suis assez punie.

GERARD.

Comment ! M<sup>me</sup> GERARD.

Je reconnois tous mes torts avec vous ;

Et c'est en chérissant ma fille et mon époux

Qué je veux désormais prouver ma politique.

GERARD.

A ce discours, voilà comme un mari réplique.

( Il embrasse sa femme. )

ROSALIE, caressant sa mère.

Ne vous dérobez plus à mes embrassements.

M<sup>me</sup> GERARD, l'embrassant.

Je reconnois le prix de tes soins caressants.

M<sup>me</sup> GERARD mère, en pleurant.

Viens m'embrasser aussi, ma chere Rosalie.

Mon fils, je ne lirai les journaux de ma vie.

NICOLAS.

Me voilà délivré du plus grand embarras.

M<sup>me</sup> GERARD.

Vas, nous te laisserons au jardin, Nicolas.

GERARD.

Qu'il ignore, morbleu! ce qu'est une armistice;

Pourvu que par ses soins, notre jardin fleurisse.

Chacun à son état.

CLITANDRE.

Sans doute, et désormais

Réunissez chez vous le plaisir et la paix.

M<sup>me</sup> GERARD.

Clitandre, devenez le mari de ma fille.

Je vivrai près de vous en mère de famille;

De mon ambition je reconnois l'erreur;

Le plaisir véritable est donné par le cœur,

Puisse mon repentir et vos sages critiques,

Devenir la leçon des femmes politiques.

Fin du troisième et dernier acte.

#### E R R A T A.

Page 5, ligne 37, très délations, lisez ses délations : page 13, ligne 6, supprimez le mot bien : page 14, ligne 33, supprimez le mot dit; page 15, ligne 26, l'époux, lisez l'esprit : page 16, ligne 26, songe, lisez s'occupe; page 17, ligne 24, Héim, lisez Eh bien : page 21, ligne 10, encore, lisez encor : même page, ligne 32, chérie; lisez chéri : page 23, ligne 58, vues, lisez vices : page 26, ligne 39, s'adresse, lisez s'adressent : page 27, lig. 25, Madame, lisez Mesdames : même page, ligne 35, ces, lisez ses : page 29, avant la ligne 32 ajoutez Madame FURET : page 30, lig. 20, messageres, lisez mégeres : page 31, ligne 28, le, lisez un : même page, ligne 55, son, lisez mon : page 40, ligne 10, poussé, lisez prouvé : page 48, ligne 36, les dames, lisez la dame : la ligne suivante, babillent, lisez babille.

De l'Imprimerie de S. - A. HUGLET, rue des Fontés-Jacques,  
N<sup>o</sup> 4, division de l'Observatoire.

